

## Fiche de lecture 2

Julien Revol, DHEPS promo 11

Avril 2019

***Comment vivre ensemble*, notes de cours et de séminaires au Collège de France (1976-1977), Roland Barthes, Seuil Imec, coll. Traces écrites, 2002, 254p.**

Roland Barthes (1915-1980) est un intellectuel français iconoclaste. Critique littéraire, il a également créé la discipline de sémiologie (l'étude des signes), et a frayed avec d'autres champs de savoir comme la philosophie.

Cet ouvrage est constitué principalement de la mise en forme des notes préparatoires de Roland Barthes à ses cours au Collège de France qu'il a délivré entre janvier et mai 1977 intitulé *Comment vivre ensemble, simulations romanesques de quelques espaces quotidiens*. Il est assorti également des notes préparatoires au séminaire donné la même année au même endroit par Barthes *Qu'est-ce que « tenir un discours » ? Recherche sur la parole investie*.

Le tout est précédé d'un avant-propos d'Éric Marty et d'une préface de Claude Coste qui viennent expliciter des choix d'édition et de mise en forme, et donnent quelques éléments permettant de mettre en perspective cette recherche de Barthes, tout en la saisissant dans l'originalité de sa méthode. Nous pouvons aussi retrouver à la fin du livre un glossaire de termes grecs et des index détaillés.

Je m'attacherai exclusivement au cours (*Comment vivre ensemble*) dans cette fiche de lecture, et non au séminaire.

### **Quelques mots sur la forme : un livre qui n'en est pas un**

Il s'agit de l'édition des notes préparatoire de Roland Barthes à son cours. Cette forme est quelque peu déroutante, puisque malgré les apparences (l'objet livre) nous ne sommes pas face à un livre au sens coutumier du terme (une œuvre finie dont la finalité est d'être arrêtée dans la forme écrite). Nous ne sommes pas non plus dans la retranscription d'une forme orale (celle d'un cours, qui suit les mouvements de la parole du professeur). Nous sommes face à ses notes personnelles, avec ses particularités syntaxiques : phrases grammaticalement non finies, assorties de signes propres à ce type de notes (des flèches, des tirets, des signes empruntés aux mathématiques, etc.).

Si la qualité littéraire en prend un coup, si la forme semble inaboutie (en tant qu'écrit), cela permet, après avoir apprivoisé cette forme, quand on a su dépasser certaines habitudes de lecture, de saisir le mouvement de pensée de Barthes, de l'imaginer dans sa préparation de cours, de voir cette recherche opérer, se tenter, se déployer, de saisir au fil du cheminement les hypothèses qui s'ébauchent. Il y a quelque chose de très vivant, quelque chose qui pousse à l'imaginer faire œuvre à son bureau, fiches et livres étalés. Il y a comme les traces d'un artisan au travail. Et ces phrases non finies, parfois un peu énigmatiques, laissent finalement la possibilité d'une lecture féconde où le lecteur peut s'immiscer dans les possibilités de sens laissés ouvertes par cette incomplétude.

Le travail d'édition rend compte de cette tension entre livre / non livre dans la forme qu'a pris cet objet qui renvoie à l'image du cahier. Ce travail d'édition a aussi permis d'éclaircir quelques obscurités par ajout de notes, référant notamment parfois à des interventions orales complémentaires de Barthes dans le présent du cours.

## Un cours / une recherche sur une quête impossible : l'idiorythmie

Une des originalités de cette recherche est qu'elle part d'un fantasme personnel de Roland Barthes : celle de la possibilité d'un « vivre ensemble de groupes restreints dans lesquels la cohabitation n'exclut pas la liberté individuelle » (p221). Ce point de départ fantasmatique est totalement assumé, et même revendiqué, ce qui loge pleinement la recherche dans la subjectivité du chercheur. Pas de souci d'objectivité, il s'agit d'une recherche subjective, située, qui ne peut être alors que singulière. Le fantasme est pour lui un moteur. Il est même plus fondamentalement « origine de la culture », en tant qu'il est « engendrement de forces de différences » (p34).

Barthes installe sa recherche dans des formes de groupes restreints, écartant d'un côté le couple et la famille, et de l'autre les grands ensembles collectifs. Il envisage aussi ce vivre-ensemble comme cohabitation dans un même lieu (avec une grande souplesse sur ce que renvoie ce « même lieu »), et dans un même temps.

Il trouve la possibilité dans ce fantasme de dépasser la contradiction entre la volonté de vivre seul et celle de vivre avec les autres, une double volonté qui l'anime. Il n'est « fantasmatiquement pas contradictoire de vouloir vivre seul et vouloir vivre ensemble » (p35). Il installe donc sa recherche dans l'espace ouvert par cette tension entre la solitude et la vie en commun, la possibilité d'une solitude dans le vivre avec.

Cette utopie du vivre ensemble serait une « forme médiane, utopique, édénique, idyllique » (p40) en tension entre « une forme excessive négative », la solitude, avec l'image de l'érémisme, et « une forme excessive intégrative » comme le serait le couvent, mais aussi d'autres formes sociales comme les internats, les hôpitaux. On peut retrouver dans cette forme intégrative ce que la psychothérapie et la pédagogie institutionnelles ont pu nommer comme les institutions-casernes. Ces grands groupements, ces grandes formes « structurées selon une architecture du pouvoir (qui sont) déclarativement hostiles à l'idiorythmie » (p40).

L'idiorythmie c'est « le mot qui a commuté le fantasme en champ de savoir » (p38). Ce mot condense pour Barthes une possibilité de vie qu'il découvre à partir de la forme de vie-ensemble déployée par des moines retirés sur le mont Athos, « à la fois isolés et reliés à l'intérieur d'une même structure » (p38). Chacun peut y vivre à son propre rythme.

Rythme est à entendre ici au sens de *ruthmos* qui vient du mot grec *rhein* qui signifie couler. Au contraire du *schéma* qui est une forme fixe, le *ruthmos* renvoie à quelque chose de « mouvant, mobile, fluide » (p38), une manière individuelle de fluer.

Il s'agit donc de se départir du sens commun de rythme entendu comme cadence réglée et mécanique, régularité, le rythme imposé par la montre et le métronome, la mesure répressive du temps, pour l'envisager comme « interstices (...), manière dont le sujet s'insère dans le code social (ou naturel) » qui renvoie « aux formes subtiles du genre de vie » (p39).

La liberté individuelle est envisagée ici comme possibilité de vivre à son rythme. C'est une manière de ne pas être soumis au pouvoir, celui-ci passant par « la dysrythmie, l'hétérythmie » (p40). Barthes donne alors l'exemple frappant de la mère pressée qui marche dans la rue, tenant, ou plutôt trainant, son enfant par la main, lui imposant ainsi son propre rythme.

A partir de l'idiorythmie, Barthes va creuser, cheminer, digresser. Il part en recherche, « le fantasme s'exploit(ant) ainsi comme une mine à ciel ouvert » (p37). Une quête impossible puisqu'il semble au sortir de ces notes que ce fantasme idiorythmique ne peut rester que cantonné dans l'utopie (ce qui n'a pas de lieu), comme si la nécessaire altération du réel annulait l'effectuation du fantasme.

## La *paiedeia* : une non-méthode de recherche ?

Concernant sa manière de cheminer, d'entrer en recherche, Roland Barthes reprend à son compte une opposition élaborée par Nietzsche et retravaillée par Deleuze entre méthode et culture (*paiedeia*).

Dans la méthode il y a un but prédéterminé, une décision préméditée du chercheur, et un « chemin droit » (p33) qui y mène, « un protocole d'opérations pour obtenir un résultat » (p33). On y retrouve quelque chose de la rationalité occidentale autour du statut de la volonté, une forme d'objectivation, une manière de procéder qui semble renvoyer à une certaine manière de faire de la science.

Barthes s'appuie sur Nietzsche pour définir la *paiedeia* comme « une violence subie par la pensée », « l'engendrement d'une différence » (on retrouve ici sous une autre forme la force du fantasme comme créateur de culture). Et cette manière de faire, de partir en recherche, mène au « tracé excentrique : tituber entre des bribes, des bornes de savoirs, de saveurs » (p34).

Barthes renvoie à l'étymologie commune entre savoir et saveur : *sapere*. Il s'agirait donc de mener une recherche qui a du goût, mobiliser sensuellement des formes de savoirs.

Il y a aussi quelque chose qui renvoie à l'errance, une manière buissonnière d'avancer dans l'inattendu, lâcher une forme de maîtrise sur ce que l'on va trouver, se laisser aller au gré de ce qui attire, produit du sens et du désir. La *paiedeia* renvoie ainsi au « psychisme du voyage, de la mutation extrême (papillonnage, butinage). On ne poursuit pas un chemin, on expose au fur et à mesure ce qu'on a trouvé » (p180).

Barthes ne produit ainsi pas de système, mais expose un cheminement qui parfois semble se perdre et s'éloigner du propos de départ, ce qui rend la lecture parfois déroutante. « Mais de quoi nous parle t'il ? » ou plutôt, « pourquoi nous parle t'il de ça ? » peut-on souvent se demander au fil des pages.

Comme l'intention de Barthes n'est pas de produire un système, mais plutôt de se défaire de tout dogmatisme, il présente une « recherche en train de se faire » (p53) (« Recherche, et non Leçon » nous dit-il un peu plus loin), en reprenant à son compte le principe de sérendipité : on ne comprend qu'en le faisant, qu'en cheminant.

Cette recherche il la présente sous forme de « traits, figures, cases » (p180). C'est une manière très fragmentaire de procéder qui parfois semble frôler la dispersion, « certains traits (étant) faiblement rattachés au Vivre-Ensemble » selon l'aveu même de Barthes qui se donne « un droit illimité à la digression » (p182).

Ces ensembles (traits, figures, cases) fonctionnent comme des portes d'entrée dans sa recherche, des images, des condensations qui ouvrent des territoires de sens, qui ne sont pas sans rappeler les plateaux de Deleuze et Guattari<sup>1</sup> et leur encouragement à rentrer dans un livre « par le milieu ». *Animaux, Autarcie, Chambre, Chef, Clôture, Distance, Ecoute, Eponge*, etc. sont autant d'exemples de ces traits, éléments disparates d'un vaste puzzle dépareillé classés par ordre alphabétique. Manière hasardeuse de « battre les cartes » de cette recherche.

Il s'agit pour Barthes d'assumer le discontinu, de « casser la fixité du langage » (p52) qui nous donne l'illusion de la continuité (continuité de soi, d'un monde, d'une recherche). En évitant alors de donner une idée d'ensemble, un sens global, comme une volonté de se perdre, et de perdre avec lui ses auditeurs dans ce dédale.

---

<sup>1</sup> *Mille Plateaux*, Gilles Deleuze et Félix Guattari, les éditions de minuit, coll. Critique, 1980.

Il s'agit à chaque trait d'« ouvrir un dossier » (p182) ce qui constitue selon Barthes l'« acte encyclopédique par excellence », un acte rendu aujourd'hui difficile voire impossible par les cloisonnements disciplinaires et la complexification des savoirs « diffractés en langage incommunicants ». Barthes se balade lui dans différents champs disciplinaires (philosophie, sémiologie, linguistique, sociologie, critique littéraire, psychanalyse, etc.) qu'il semble agencer librement au gré de son propos.

« Ouvrir un dossier » c'est aussi assumer de ne pas être exhaustif. C'est pour Barthes rester « en retrait » (p181) et revendiquer l'incomplétude pour laisser de la place à l'auditeur, comme pour lui permettre de continuer sa propre recherche.

Dans ce geste s'opère une tentative de refuser un discours-maitre, et laisser du souffle : « la proposition doit être incomplète sinon c'est une occupation phallique de l'espace idéal ». Dans ce refus de la pensée autoritaire se travaillent alors les nuances, les subtilités, les incertitudes ; des mises en question plutôt que des affirmations, des ouvertures plutôt qu'une direction.

### **Un matériel de recherche éclectique à explorer**

#### **1 : des œuvres littéraires ou « textes-appuis »**

Barthes puise dans le répertoire littéraire un matériel lui permettant de questionner et alimenter sa recherche, en explorant essentiellement cinq œuvres littéraires<sup>2</sup> : « chacune des œuvres choisies correspond grosso modo à un lieu-problème du Vivre-Ensemble et son terme paradigmatique le Vivre-Seul » ; le lieu étant ici à comprendre notamment en terme d'espace concret (un immeuble, une chambre, une île, un sanatorium, etc.). Les romans fonctionnent alors comme des « simulations, expérimentations fictives, maquettes », c'est un matériel qui déploie des formes de vie (pour certaines radicales, pour d'autres plus ordinaires) qu'il reste alors à Barthes de faire parler.

Se référant au cheminement de la *paideia*, il revendique un arbitraire dans le choix de ces œuvres, un « anarchisme des sources » (p44). Il s'empare aussi très librement de ce matériel littéraire. On l'entend à un moment revendiquer « une lecture souverainement libre » (p43), que l'on pourrait entendre comme lecture subjective, singulière, non soumise à une quelconque autorité, y compris celle de l'auteur : une manière de braconner et s'approprier une écriture et un propos, en s'affranchissant pour partie de ce que seraient les intentions présumées de l'auteur et du contexte d'écriture, qui n'est pas sans rappeler, en s'appuyant sur d'autres manières de faire, la pratique de l'arpentage<sup>3</sup>.

#### **2 : le monachisme, des vies religieuses**

Barthes construit une bonne partie de son propos à partir de l'exploration de vies religieuses : érémitisme, et monachisme, surtout oriental. « Une Utopie (surtout au quotidien) se construit avec des morceaux de réel empruntés ici ou là avec désinvolture. Melting Pot de ce qu'il y a de bien dans des civilisations, des pensées, des usages très divers » (p183). C'est donc toujours dans le sens de cette quête d'idiorrythmie qu'il part à la rencontre de ces vies religieuses, qu'il assemble parfois dans des effets de collages inattendus.

On retrouve ces vies prises en tension entre les deux formes excessives déjà citées. Celles négatives de la solitude : l'extrême retrait du monde de l'ermite qui parfois prend des tournures radicales dans la mise en actes, la mise en scène de son retrait (vie dans les arbres, dans un terrier, muré, etc.). Celle

---

<sup>2</sup> *La séquestrée de Poitiers*, André Gide / *Robinson Crusoé*, Daniel Defoe / *Histoire Lausique*, Palladius / *La montagne magique*, Thomas Mann / *Pot-bouille*, Emile Zola

<sup>3</sup> Roland Barthes qui a refondé la critique littéraire affirme dans d'autres écrits que « la naissance du lecteur doit se payer de la mort de l'auteur ». Lire c'est une manière pour le lecteur de réécrire le texte, à son endroit.

positive de la totale intégration : dans des institutions que l'on pourrait qualifier de totales, répressives, empreintes de pouvoir qui sont celles de beaucoup de couvent occidentaux. Barthes travaillera la recherche de cette articulation fine entre le Vivre-Seul et le Vivre-Ensemble essentiellement en référence à certaines expériences de monachisme oriental.

### 3 : un réseau de mots grecs

C'est dans ses explorations du monachisme oriental que Barthes s'appuie sur un ensemble de mots empruntés au grec ancien qui lui servent « à pointer (à cristalliser) les problèmes du Vivre-Ensemble » dans ces espaces-là.

Il justifie ces emprunts nombreux au grec en s'appuyant sur le mouvement du désir qui coule différemment, prend d'autres couleurs, en fonction des langues et des mots dans lesquels il s'origine ou se prolonge, d'où la volonté d'aller chercher dans l'ailleurs d'une autre langue : « plusieurs langues car il y a plusieurs désirs. Le désir cherche des mots. Il les prend là où il les trouve ; et puis les mots aussi engendrent du désir » (p50).

Cet ailleurs crée du déplacement, il « engendre un dépaysement » (p50) qui permet une pensée autre. Ces mots permettent aussi une « opération de dépliement ». Et ce détour par le grec nécessite de ralentir : « pour développer le signifiant comme une odeur, cette lenteur est nécessaire ». On retrouve ici en écho l'association savoir / saveur, et comme une invitation à travailler à même la texture des mots, à les creuser, les malaxer, les faire parler et les parler.

C'est essentiellement à partir de ces trois formes de matériel que Barthes a travaillé pour trouver « des traits, des structures qui permettent d'éclaircir des problèmes contemporains » (p41), puisque c'est aussi le vivre-ensemble d'aujourd'hui qu'il s'agit d'interroger. Et tout au long de ces notes de cours, nous retrouvons aussi disséminé un autre type de matériel : celui tiré de la vie ordinaire d'aujourd'hui, de la vie quotidienne.

### **S'il fallait en extraire quelques éléments...**

Il me semble vain de tenter un résumé du contenu de ce cours. Cependant, inspiré de la *paiedeia*, je peux prendre un chemin dans cet ensemble, et glaner quelques notions ou hypothèses, qui pourraient nourrir ma recherche.

#### Acédie (p53-56)

C'est l'état du moine qui se désinvestit de l'ascèse, ascèse à comprendre comme exercice d'un genre de vie. Par extension l'acédie c'est le désinvestissement du sujet par rapport à l'exercice de son genre de vie, qui peut se traduire par des passions tristes (ennui, lassitude, sentiment de perte de sens).

Dans le rapport au vivre ensemble l'acédie serait ce moment où « on ne peut plus investir dans les autres, dans le vivre-avec-quelques-autres, sans pouvoir cependant investir dans la solitude » (p56)

Permet de questionner le rapport que le sujet entretient à sa forme de vie, et aux formes de vivre-ensemble dans lesquels il est impliqué / dont il est tissé.

#### Anachorèse (p57-59)

De *ana* éloignement (de bas en haut) et *chôrein* aller, remonter au loin. « Acte ou état (...) de séparation d'avec le monde par remontée vers un lointain profond, intime, secret » (p57)

Il y a une rupture et un éloignement, avec franchissement d'un seuil.

« Anachorèse : solution individualiste à la crise du pouvoir. Je fuis, je nie le pouvoir, le monde, les appareils ; je veux créer une structure de vie qui ne soit pas un appareil de vie. D'où l'acte symbolique de rupture : *anachôrein* = refuser le pouvoir, objecter au pouvoir » (p59)

« Chacun (des anachorètes) se gouverne comme il l'entend » (p58)

### Xeniteia (p171-176)

De *xénos* : étranger. « dépaysement, expatriation, exil volontaire ». p171

« La *Xéniteia* mise en place (dans un sujet) se développe une dialectique infinie pour se rendre *Xénos*. »

Elle peut être à la fois

- « Un fantasme triste (...). Se sentir étranger dans son pays. (...) en quelque endroit que tu ailles : je n'ai rien à faire ici. (...) » p175
- « Un fantasme actif : le besoin de partir dès qu'une structure a pris. (...). De même lorsqu'autour de nous – même si nous y avons participé – un langage, une doctrine, un mouvement d'idées, un ensemble de positions commence à prendre, à se solidifier, à se cristalliser, à devenir une masse compacte d'habitudes, de complicités, de facilités (...), nous pouvons avoir une impulsion de *Xéniteia* : aller ailleurs, vivre ainsi en état d'errance intellectuelle » p175.

### Souplesse et plasticité des formes de vivre-ensemble

« Labilité des formes (de vivre-ensemble) c'est dans le principe même de l'idiorrythmie » p66

Il n'y a donc pas de modèle, de recettes, d'archétypes à suivre, mais plutôt des déclinaisons multiples et hétérogènes qui s'appuient sur un principe, des finalités communes : les formes s'inventent à partir de ça. Et ces formes de liberté s'inventent dans la marge, ça ne peut pas partir du centre (qui est le lieu du pouvoir).

« Idiorrythmie = mouvance générale ≠ un point stable : le rapport au pouvoir. » p69

« Ce que le pouvoir impose c'est un rythme (de toutes choses : de vie, de temps, de pensée, de discours). La demande d'idiorrythmie se fait toujours contre le pouvoir. » p69

Idiorrythmie : protection du *ruthmos*, c'est-à-dire du rythme souple, disponible, mobile ; forme passagère mais forme tout de même. »

« *Ruthmos* : c'est le rythme admettant un plus ou un moins, une imperfection, un supplément, un manque, un *idios* : ce qui n'entre pas dans la structure, ou y entrerait de force. »

### La marginalité, l'excentrique

L'intéressant dans les vivre-ensemble « n'est pas de voir qui on choisit mais qui on élimine. » p119

« J'intègre l'anomique en codant sa place d'anomique. Je le récupère à une place sans danger = ce que fait le pouvoir si il est astucieux avec les marginalités. P122

Dans le contrôle il y a du codage, le centre donne du sens à la marge (exemple : la figure du sorcier dans certaines sociétés)

« L'excentricité. C'est-à-dire la subversion individuelle contre les normes de la vie sociale. » p132.

La première marginalité est communautaire (communauté qui se met en marge), et il y a une seconde marginalité qui est individuelle, celui ou celle qui « veut se maintenir en dehors ».

La norme c'est le commun, la communauté. Le fou est anormal. » p133

« Obéissance et stabilité : valeurs essentielles d'intégration. »

### Distinction fourmillière / banc de poissons / idiorrythmie comme distance

Fourmillière : image du « dressage bureaucratique généralisé » / « mécanisation des fonctions sociales » (p72). Question : dans les vivre-ensemble « où se trouve « le germe d'un pouvoir étatique, (les) relais réifiés, institutionnalisés, chosifiés entre l'individu et le micro-groupe » (p77).

Le banc de poisson : « translations collectives, synchrones et brusques de goûts, de plaisirs, de modes, de peurs » / « annulation des sujets, dressage des affects » (p72).

Ce qui pose problème dans l'organisation idiorrythmie c'est faire et composer ensemble autrement que par le pouvoir ou dans une organisation grégaire ou fusionnelle.

« Idiorrythmie : (...) rapport proportionnel entre la mouvance des rythmes particuliers, l'aération, les distances, les différences du Vivre-Ensemble et la plénitude, la richesse de l'Eros (...). Protection du corps en tant qu'il se maintient distant pour sauvegarder le prix du corps : son désir. » (p72)

### Pourquoi et pour quoi des groupes ?

Pour aborder cette dimension Barthes distingue deux choses

- cause : pourquoi, causalité, quelque chose d'objectif
- *Télos* : pour quoi ? vient interroger les finalités, et aussi « ce qui attire, le but fascinant » (p80)

« Dans tout micro-groupement (à souci idiorrythmique) il semble qu'il y ait un *Télos* le plus souvent exprimé par un mot vague, un mot-mana<sup>4</sup> ». (p80)

« Pour qu'il y ait idiorrythmie, il faut qu'il y ait : Cause diffuse, vague, incertaine, *Télos* flottant, fantasme plus que foi. » (p81)

« n'y a-t-il pas à la fois affinité entre l'idiorrythmie et l'absence de *Télos* et inviabilité d'un groupe sans *Télos* ? Autrement dit, le groupe idiorrythmique est-il possible ? » p83

« le projet idiorrythmique implique la constitution impossible (surhumaine) d'un groupe dont le *télos* serait de se détruire perpétuellement comme groupe » (p84)

Tentative d'atteindre l'*homéostasie* comme « entretien du plaisir pur de la sociabilité » (p84). Le problème c'est qu'il y a toujours « mise en scène – ou mise en combat – d'un système de places » (p83).

### L'organisation de l'espace comme fondement d'un projet idiorrythmique

Exemple de la chambre comme espace séparé, clos, individuel (p87-90). Permet d'avoir un espace « anti-grégaire », qui puisse échapper à la transparence, au pouvoir.

La prison comme « modèle anti-cabane (...) qui nie le quant-à-soi, la chambre (...) comme valeur épicurienne d'intériorité ».

« répressions (prisons, hôpitaux, casernes, internats) : interdiction de privé, de territoire » (p93-94).

Barthes à partir de la question de l'espace pose une interrogation sur le clos et l'ouvert

« Espaces idiorrythmiques (sauf bégainages). Sans clôture, ou à clôture légère, laxiste. L'idiorrythmique ne protège pas une « pureté », c'est-à-dire une identité. Son mode d'implantation dans l'espace : non la concentration, mais la dispersion, l'espacement. » (p94).

« définir : tracer des limites, des frontières. Clôture = définition du territoire, et donc de l'identité de son / ses occupants » (p94)

« Sortir c'est se déprotéger : la vie elle-même. » (p96)

### La question des règles

« Conception souple de la contrainte. Pas de règle ; des « indications » » (p68).

Renvoie à la distinction règle / repère qui m'oriente dans ma pratique et fait écho à une distinction entre un modèle juridique de contraintes de loi valable pour toutes et tous à tous les endroits, et des vivre-ensemble qui s'appuient sur des boussoles où soit travaillé quelque chose de commun au sein de chacune des formes collectives (c'est ce qui permet que les choses tiennent), mais qui puisse être plastiques, soumises à requestionnement, débordement, etc.

---

<sup>4</sup> Roland Barthes reprend cette formule à Claude Lévi-Strauss. Dans un autre ouvrage *Roland Barthes par Roland Barthes*, il le définit comme « un mot dont la signification ardente, multiforme, insaisissables et comme sacrée, donne l'illusion que par ce mot on peut répondre à tout. »

*Regula* : instrument à tracer la droite. Règle renvoie à la notion de territoire.

La fonction du territoire n'est pas seulement celle de la sécurité mais renvoie à « une contrainte de distance : espacements des sujets d'un territoire à l'autre + une certaine distance réglée d'un sujet à l'autre à l'intérieur du territoire. (...) Ce sera une fonction de la règle que de mettre en œuvre (en scène) cette distance critique. On peut en effet considérer, métonymiquement, tout système de règles comme un territoire : soit temporel (*timing*), soit gestuel (conduites). » p162

« la règle : fonction et instrument de maîtrise. (...) Idée de régler = idée de conduire : le temps, les désirs, l'espace, les objets. » p163

« la règle-coutume va s'orienter vers la règle-loi (adjonction d'un système répressif) par l'intermédiaire de la notion de contrat. » p163 Barthes note comme une pulsion de loi chez l'être humain qui serait une pulsion idéologique dans le sens que la loi est « le vêtement du pouvoir »

La règle peut être un « acte éthique » en tant qu'installation « d'habitudes communes » et qu'elle permet de donner à la vie et la quotidienneté une transparence.

Dans une communauté idiorrythmique « on imagine une règle et non un règlement. » p164. Règlement comme marque du pouvoir.

Attention car « toute règle possède en germe un règlement, que toute coutume est une forme déguisée de loi ». Il s'agit de voir cet aspect de manière dialectique.

Barthes cite le concept de Brecht de « Grand Usage » (ces opinions toutes faites, conduites stéréotypées, sagesse toute faite qui dicte des manières de faire). « Dans toute communauté, tout groupe s'instaure insidieusement un « Grand Usage ». (Il s'agirait alors de) secouer le Grand Usage ». p165.

### Régler les distances

« Le Vivre-Ensemble, surtout idiorrythmique, emporte une éthique (ou une physique) de la distance entre les sujets cohabitants. C'est un redoutable problème – sans doute le problème fondamental du Vivre-Ensemble, et donc de ce cours. » (p110)

Définitions dans ce qui règle les vivre-ensemble de distances justes.

La proxémie comme la manière dont l'homme habite et fabrique l'espace culturellement.

« trouver et régler la distance critique au-delà ou en deça de laquelle il se produit une crise ». p178.

« Nietzsche fait de la distance une valeur forte » Barthes fait alors une citation du *Crépuscule des idoles* : « l'abîme entre homme et homme (...), la multiplicité des types, la volonté d'être soi, de se distinguer, ce que j'appelle le *pathos des distances* est le propre de toutes les époques fortes. » p179.

« une distance pénétrée, irriguée de tendresse : un *pathos* » p179

Valeur de délicatesse comme « distance et égard, absence de poids dans la relation, et cependant chaleur vive de cette relation. Le principe en serait : ne pas manier l'autre, les autres, ne pas manipuler, renoncer activement aux images (des uns, des autres), éviter tout ce qui peut alimenter l'imaginaire de la relation ? » p 179-180.

### D'autres éléments

« *Le labyrinthe* : symbolise le travail paradoxal par lequel le sujet s'emploie à se construire des difficultés – à s'enfermer dans les impasses d'un système. (...) Le sujet travaille à son propre enfermement à travers ses efforts mêmes pour s'en sortir. » (p99)

### Désir / besoin

Le Vivre-ensemble est champ de désir. Comment les désirs coulent, au travers de quelles formes ?

Et qui et comment on prend en charge le besoin ? (les tâches quotidiennes).



Comment on travaille le quotidien (exemple : manger ou pas ensemble, selon quels rythmes) ? convivialité selon l'étymologie c'est le fait de manger ensemble.

Aujourd'hui « une civilisation de la vue : l'ouïe passe au second plan (...) → Espaces du Vivre-Ensemble : traces actives d'écoute » p117.

« paysage discontinu erratique, et cependant très codé, d'où la force de l'insolite ; soit silence innatendu, soit bruit irreconnaissable (...) ». p118

Quelle langue on invente ? « L'invention de nouveaux noms : une rupture d'avec le monde de « tout le monde » et une sur-clôture, une intégration nouvelle.(...) Changer la langue est l'acte initial de toutes les novations, de toutes les naissances, de toutes les intégrations fortes. » p141

### **Et comme prolongement**

Je suis rentré dans ce livre pour son thème, et j'en ai retenu quelques éléments notés plus haut. Ce qui a été plus inattendu c'est que j'ai été très accroché par sa manière de faire, d'où le fait que je me sois autant étendu sur la *paiedeia*.

La *paiedeia*, Barthes refuse de l'appeler méthode, puisque dans l'acception qu'il donne à ces deux termes, ils s'éclairent en s'opposant l'un et l'autre. J'y vois cependant pour le chercheur, et pour le pédagogue (puisque ne l'oublions pas, il s'agit ici d'un cours), une méthode féconde, méthode ici pris dans un sens inspiré de son étymologie de poursuite et recherche d'une voie, la méthode entendue alors comme manière de cheminer.

Concernant le geste pédagogique, je suis sensible à cette manière non affirmative de faire, qui assume sa singularité et qui situe les savoirs qui s'y esquisse, savoirs ancrés et incarnés dans le pédagogue, non déliés de son propre chemin. C'est aussi une manière de raconter des histoires, de transmettre la saveur et la sensualité de ce qui fait penser, plutôt que des objets froids de connaissance.

Cette façon de rester en retrait, ne pas remplir l'espace, cette invitation non autoritaire faite à l'autre de rentrer aussi en chemin, en dialogue, cette suggestion que j'entends faites à ces auditeurs. trices d'y inviter leurs propres fantasmes, désirs, questionnements, leurs propres singularités, est pour moi une façon de tenter une forme d'éducation à la liberté par la liberté qui se départit pour partie de la position haute du pédagogue, même si on reste ici sur une forme classique de cours devant un auditoire (le professeur parle, les élèves écoutent). Dans ce risque de l'errance je vois aussi une invitation faite à l'auditoire de suivre une recherche en cours, et donc d'adopter aussi en miroir une position de chercheur, puisqu'il s'agit d'avancer ensemble au gré des questionnements, des hypothèses, des doutes, et de ne pas être enfermé dans des formes trop conclusives.

La manière de cheminer librement au vif des questionnements et non selon les habitudes disciplinaires est aussi une invitation à la pensée libre, d'aller puiser dans la multiplicité des ressources et inventer sa propre méthode, plutôt que de se conformer dans une manière de faire, de se *discipliner*.

Concernant la posture du chercheur, ce qui aujourd'hui m'interpelle c'est essentiellement la singularité et la subjectivité assumées de cette recherche. A partir de là, je pourrai tirer plus précisément quelques fils méthodologiques pour la suite :

- Partir d'un fantasme, le nommer, l'assumer, en faire la pierre de touche de cette recherche. Quel est le fantasme, le désir qui me met en route, et qui est le moteur de cette recherche ?

Quelle serait l'utopie, « l'inaccessible étoile » (pour reprendre Brel) qui me guide, et en est le point de départ ?

Une manière à la fois de donner du sens à cette recherche, le gage d'une honnêteté (on ne le met pas sous le tapis, comme s'il n'existait pas), et aussi une façon de s'en méfier, puisque c'est bien en le nommant et en le regardant qu'on peut agir à partir de lui plutôt que de se faire agir par lui.

Et à travers ce fantasme-là, quelle est la tension à l'œuvre, la contradiction que je cherche à résoudre ou dépasser ? Quel est le problème ?

- Vivre cette recherche comme un voyage, et tenter de le restituer comme tel, comme l'histoire de ce voyage. Un voyage c'est aussi des ambiances, des lieux, la texture des personnes, des manières de se déplacer, de parler : j'aimerais aussi pouvoir en rendre compte. Façonner des savoirs chauds, incarnés, plutôt que des objets froids de connaissance. Une forme hybride comme pourrait l'être l'essai, qui emprunte aussi des éléments à la forme documentaire, ou à la littérature.
- La multiplicité des sources et des lectures (disciplines et grilles de lecture), et une certaine liberté dans leur appropriation. Et également l'hétérogénéité du matériel, des supports de recherche (s'appuyer sur des œuvres et expériences artistiques par exemple). Produire du sens, de la pensée, du dépaysement plutôt que du savoir académique.
- J'aime aussi cette façon d'assumer le discontinu dans la présentation, ne pas chercher des cohérences à tout prix. Ouvrir des fenêtres et des portes d'entrée, celle d'une cabane qui à jamais peut être recommencée, plutôt qu'établir définitivement le plan d'une maison. Des pistes dans la recherche pourraient être de continuer certains des « dossiers » que Barthe ouvre dans ce cours dans des formes contemporaines de vivre-ensemble, faire-ensemble.
- Comme Marielle Macé le fait avec les styles de vie<sup>5</sup>, la lecture de Roland Barthes m'invite à être attentif à des styles de vivre-ensemble, et par extension de faire-ensemble, d'être-ensemble, et à tenter de les qualifier comme autant d'idées formulées sur le vivre-ensemble, comme autant d'options éthiques, politiques prises par les collectifs et les êtres qui les composent, voire des personnes qui accompagnent ces dimensions collectives, agissent à partir d'elles.

---

<sup>5</sup> *Styles, Critiques de nos formes de vie*, Marielle Macé, Gallimard, 2016.